



ALEKSANDRA KAMIŃSKA

Université de Szczecin

 0000-0001-6497-9666

La puissance des clichés langagiers dans *La Cousine Bette* de Balzac : entre le dévoilement de stéréotypes et leur reconnaissance par le lecteur contemporain

The power of language clichés in Balzac's *Cousin Bette*:
between the unveiling of stereotypes
and their recognition by the contemporary reader

ABSTRACT: The aim of this article is to examine the stereotypy in Balzac's novel *Cousin Bette*, by relying on the scene of a famous confrontation between Célestin Crevel and his metaphysical opposite – Baroness Hulot d'Ervy. José-Luis Diaz underlines that the Balzacian stereotype imposes itself as the imitation of the social norm and all kinds of linguistic, sartorial, behavioral automatisms etc. His research justifies the use of the concept of stereotype in relation to Balzac's creation, especially because the nineteenth century only knows its meaning in printing. Thanks to the notion of stereotype, we can question on its influence on the behavior of the protagonists. We are also able to identify the character of the social norm of the time and its regulatory mechanisms. On the one hand, the excessively fixed language, like the cliché, allows the writer to imitate the material preoccupations of the bourgeoisie under the July Monarchy by forging, in the reader's mind, his negative image. On the other hand, this analysis shows that the protagonist's expression goes beyond linguistic mimicry. The stereotype allows a certain stylistic originality by which the protagonists give the reader a look into their belief systems. In this sense, the stereotype is a mechanism of regulation: it complicates the characters, creates an impression of reality. Finally, this stylistic entity capture the reader's attention with logically permissible ideas that are morally unacceptable.

KEY WORDS: *Cousin Bette*, stereotype, cliché, social norms, contemporary reader, probability

En écrivant *La Cousine Bette*, Balzac était loin de prévoir le succès de son œuvre centrée sur un calcul social sans précédent, d'autant plus remarquable

que l'héroïne principale dirigeait sa haine contre son propre giron familial¹. Le cas de Lisbeth Fischer semble s'inscrire parfaitement dans le cadre des machinations gangrenées de l'époque où seule comptait l'élévation dans la hiérarchie sociale². Cependant, nous insistons ici sur un autre cas de stéréotypie que celui concernant l'image figée de la vieille fille, et ce non seulement parce que sa représentation a été abondamment étudiée dans la création balzacienne³. Si nous laissons de côté le personnage de la cousine Bette, c'est parce que celle-ci a son prédécesseur, son archétype incomparable qui est Célestin Crevel. Outre cela, nous voudrions nous concentrer sur la baronne Hulot d'Ervy qui s'érige en contestation métaphysique de ce héros grotesque. Puisque la mise en scène conflictuelle est un subterfuge typiquement balzacien, l'analyse focalisée sur ces deux protagonistes est susceptible de montrer comment la stéréotypie s'insinue dans le récit en établissant la complexité des rapports sociaux dans le roman⁴.

Nous tenons à rappeler que, dans sa quête de changements sociaux, l'écriture balzacienne se tourne constamment vers la conception stéréotypée des mœurs⁵. C'est pourquoi José-Luis Diaz n'hésite pas à parler de l'homme social qui est atteint par le paroxysme de la stéréotypie. Le chercheur précise que l'imitation se manifeste à tous les niveaux de fonctionnement des créatures balzaciennes.

¹ En effet, la lettre de Balzac à Madame Hanska du 18 octobre 1846 témoigne de l'ébahissement de l'écrivain par rapport à un succès si prompt et inattendu : « Enfin, j'ai vaincu ! Encore une fois, mon étoile protectrice a veillé sur moi ; il y a plus, il y a comme une acclamation, comme une consécration générale. Ceux qui luttaient, ne luttent plus, ceux qui m'étaient les plus hostiles, comme par exemple Soulié, me reviennent [...]. Allons, dites-moi donc de m'arrêter et de revenir à *La Cousine Bette* ; vraiment je bavarde trop et avec trop de plaisir ; mais c'est pour moi une jouissance si délicieuse, si irrésistible, que de me jeter ainsi tout entier dans votre âme fraternelle ! » (BALZAC, 1876 : 292–293).

² Le lecteur se voit donc confronté au réalisme balzacien dont les limites sont clairement circonscrites. Ainsi, les stratégies subversives inventées par la pauvre ouvrière en passementerie sont vouées à l'échec parce que « se venger pour 'la parente pauvre' équivaut à s'élever dans la hiérarchie des positions sociales, ambition dont le réalisme balzacien n'autorise pas la réalisation » (VASSILEV, 2008 : 136).

³ Il convient notamment de se référer à l'ouvrage d'André Laurant qui a su justifier l'attitude farouche de Lisbeth par l'influence négative de l'entourage féminin de Balzac dont celui-ci s'est largement inspiré au moment de la rédaction de son roman (LAURANT, 1967 : 21–98).

⁴ Selon Sandrine Berthelot nous avons affaire dans *La Cousine Bette* aux personnages qui incarnent toutes les monstruosité du réalisme grotesque et vicieux au détriment duquel le roman devient, avant tout, « lieu essentiel du renversement des valeurs » (BERTHELOT, 2006 : 159).

⁵ La notion de stéréotype nécessite quelques éclaircissements, d'autant que le dix-neuvième siècle n'en connaît que l'acception liée à l'imprimerie : « des ouvrages imprimés avec des pages ou planches dont les caractères ne sont pas mobiles, et que l'on conserve pour de nouveaux tirages » (Institut de France, 1835 : 780). Cependant, comme le soulignent Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, de nombreux écrivains de la première moitié du XIX^e siècle insistent sur l'idée de fixité que véhicule ce terme dans le sens métaphorique. Balzac, lui-même, en fait partie, devenant sensible au figement métaphorique de « sottises stéréotypées », expression qu'il utilise dans *Le Père Goriot*. Pour plus d'informations, voir (AMOSSY, HERSCHBERG PIERROT, 2015 : 25).

Ainsi, peu importe qu'il s'agisse de leur identité sociale, de leurs comportements déterminés par un rôle social à jouer ou des espaces sociaux dans lesquels ils se meuvent (DIAZ, 2016 : 50). Conformément à cette vision, le stéréotype chez Balzac s'impose comme l'identification des normes sociales d'une époque avec toute sorte d'automatismes (vestimentaires, comportementaux, langagiers etc.). En fin de compte, cette rigidité du stéréotype influence également l'argumentation balzacienne et sa communication avec le lecteur.

Néanmoins, si la présence de la stéréotypie et son rôle dans la création littéraire de Balzac sont évidents, quelle est l'utilité de se concentrer sur ses déploiements dans *La Cousine Bette*? Or, nous observons que l'omniprésence des stéréotypes, des clichés et des lieux communs permet de cerner l'influence du langage figé sur les actions des protagonistes dans leur combat d'ordre social et éthique. Cette double perspective qui porte sur les univers de valeurs apparemment antagonistes que représentent, en l'occurrence, Madame Hulot d'Ervy et le père Crevel, nous amène à nous interroger ensuite sur la nature de l'opinion publique dans le roman et sur ses mécanismes de régulation.

Vu le lien du stéréotype avec la norme sociale, on pourrait s'attendre à ce que celui-ci soit confiné à la démonstration de l'hypocrisie sociale sous la monarchie de Juillet. Rien de tel pourtant, parce que dans *La Cousine Bette* les agissements ne doivent pas se jouer secrètement. Ainsi, dans le fameux combat qui se déroule entre le père Crevel et la baronne Hulot d'Ervy, le recours à la stéréotypie dévoile les arcanes d'un jeu social explicite : « Pour en finir là-dessus, si mon fils devient ministre, s'il vous fait nommer officier de la Légion d'honneur, et conseiller de préfecture à Paris, pour un ancien parfumeur, vous n'aurez pas à vous plaindre ? » (BALZAC, 1972 : 34).

Dans ce cas, le stéréotype se cache derrière la question oratoire, question feinte dans laquelle résonne la certitude de l'ordre immuable de la structure sociale. Cette réponse toute faite simplifie la hiérarchie sociale, la catégorise dans des limites infranchissables en exprimant tout le réservoir du mépris social de l'époque. Nous avons ici affaire à un renversement éthique des rôles et il ne s'agit pas du fait que la baronne elle-même ne se distingue pas par son origine illustre. Le problème est que cette vertueuse et pieuse Adeline ose se servir de l'arme terrible de discrimination qu'est le mépris. L'héroïne se voit donc, par le biais du stéréotype, contaminée par l'ascension sociale et ses préoccupations : la fortune, l'extraction et les perspectives prometteuses d'avenir liées à un poste ou à un mariage avantageux. Curieusement, le stéréotype dans la *Cousine Bette* permet donc de complexifier les personnages sans les renfermer dans un schéma unidimensionnel du vice ou de la vertu. Adeline est bien évidemment irréprochable du point de vue de l'enseignement de l'Église. Elle se révèle un modèle de dévouement, de religiosité et de fidélité à son mari volage.

Malgré ces qualités chrétiennes, elle frappe par son mépris dont le père Crevel se rend parfaitement compte en lui répondant : « on doit me trouver bien

honoré d'avoir marié ma fille unique au fils de monsieur le baron Hulot d'Ervy » (BALZAC, 1972 : 34). De plus, on note que la réplique de Crevel contient l'énumération de toutes les configurations sociales défavorables qui accentuent l'effet du stéréotype :

– Ah ! nous y voici, madame. Je suis un épicier, un boutiquier, un ancien débitant de pâte d'amende, d'eau de Portugal, d'huile céphalique, on doit me trouver bien honoré d'avoir marié ma fille unique au fils de monsieur le baron Hulot d'Hervy, ma fille sera baronne. C'est Régence, c'est Louis XV, Œil-de-Beuf ! c'est très bien...

(34–35)

On en conclut que le stéréotype dans *La Cousine Bette* peut se révéler une opinion toute faite réduisant les particularités d'un personnage à sa catégorisation et à sa généralisation. L'accouplement de ces deux procédés argumentatifs peut conduire à la dépréciation, voire à la promotion des préjugés⁶. Le père Crevel, en tant que représentant de la platitude des préoccupations bourgeoises, se prête idéalement à démontrer au lecteur le comble de la stéréotypie discriminatoire. Son acharnement le pousse à rappeler à la baronne Hulot d'Ervy le caractère implacable des lois sociales de l'époque : « On ne marie pas aujourd'hui, sans dot, une fille aussi belle que l'est mademoiselle Hortense, reprit Crevel en reprenant son air pincé » (BALZAC, 1972 : 45). Par le biais du stéréotype, l'individualité de la jeune fille et son caractère exceptionnel sont soumis à un cas général, un cas clinique. On observe que le stéréotype permet à l'écrivain de transcrire malicieusement les idées reçues de la société bourgeoise sans le figement excessif qui caractérise le cliché⁷. On en conclut que le lecteur n'assiste pas uniquement au mimétisme langagier qui imprime dans sa conscience le langage de la norme sociale, phénomène largement observé par exemple dans *Le Rouge et le Noir*. Au contraire, les personnages dans *La Cousine Bette* obéissent naturellement aux exigences de la norme sociale, mais leur expression la dépasse par l'invention de la forme stylistique : « Votre fille est une de ces beautés effrayantes pour les maris ; c'est comme un cheval de luxe qui exige trop de soins pour avoir beau-

⁶ Toutefois, nous trouvons que la valeur péjorative du stéréotype n'est pas évidente. Il est vrai que « le stéréotype schématise et catégorise ; mais ces démarches sont indispensables à la cognition, même si elles entraînent une simplification et une généralisation parfois excessive » (AMOSSY, HERSCHBERG PIERROT, 2015 : 28). De même, ce schématisme langagier du récit balzacien fonctionne au plus près de l'imaginaire radical en façonnant la représentation des personnages que se fait le lecteur. Malgré la catégorisation excessive, le stéréotype balzacien se caractérise par une exacerbation des marques personnelles. En conséquence, la baronne Hulot d'Hervy n'est pas toujours une figure féminine angélique aux yeux du lecteur.

⁷ Le cliché se manifeste notamment comme le surgissement dans un texte de formes lexicales rabâchées dont l'emploi est susceptible de se figer dans la banalité en devenant le lieu commun (GOURMONT, 1899 : 288).

coup d'acquéreurs» (BALZAC, 1972 : 45). Plus loin, le héros ajoute : « Ce succès inquiète beaucoup de gens qui ne veulent pas avoir des amants à tuer ; car, après tout, on n'en tue jamais un » (BALZAC, 1972 : 46). On peut aussi remarquer que le stéréotype ne doit pas nécessairement se cacher derrière l'hyperbolisation, comme dans le deuxième exemple. Chez Balzac, il émerge souvent comme la résultante de l'animalisation. Par le rabaissement outrancier, le père Crevel transforme Hortense en une marchandise : et là, l'intelligibilité du stéréotype devient prégnante. Il serait pourtant abusif de considérer le stéréotype comme un outil superficiel qui dispenserait le lecteur de toute réflexion. Jean-Louis Dufays a démontré dans ses analyses que cette notion supposait le jeu de participation et de distanciation par rapport à la stéréotypie du texte (DUFAYS, 1994 : 311). Cela veut dire que le stéréotype dans *La Cousine Bette* n'équivaut pas à une simple répétition de la *doxa* communément admise, comme dans le cas de la norme sociale adoptée par la bourgeoisie de l'époque. Dans ce cas-là, on repère plutôt le dépassement de la *doxa*, notion aristotélicienne décrivant l'ensemble des opinions qui marquent un consensus général ou du moins représentatif⁸. Il convient de signaler que ce type de stéréotype exploite des parallélismes langagiers logiquement admis, mais qui se montrent moralement irrecevables. Ainsi Hortense, jeune aristocrate issue d'un milieu social favorable et aisé, se voit comparée à un cheval de course. C'est précisément à ce moment que la stéréotypie du roman provoque l'éveil de la conscience de la part du lecteur. L'écrivain, en se servant du père Crevel, interpelle son public et anticipe sur ses réactions en lui suggérant l'inacceptable. Grâce à cette argumentation indirecte, Balzac peut diminuer le nombre de commentaires explicites. Par le recours à ce subterfuge rhétorique, le stéréotype ne doit pas être enraciné dans le discours narratif fortement moralisateur tel que dans l'exemple suivant :

- Savez-vous, madame, comment le sieur Hulot et moi, nous nous sommes connus ? ... chez nos maîtresses, madame.
- Oh ! monsieur...
- Chez nos maîtresses, madame, répéta Crevel d'un ton mélodramatique et en rompant sa position pour faire un geste de la main droite.
- Eh bien ! après, monsieur ? ... dit tranquillement la baronne au grand ébahissement de Crevel. *Les séducteurs à petits motifs ne comprennent jamais les grandes âmes.*

BALZAC, 1972 : 37, c'est nous qui soulignons

⁸ Deux points sont à souligner : non seulement l'apport d'Aristote permet de rendre compatibles les diverses modalités de perception de l'univers, mais il donne à la *doxa* une véritable justification théorique. Ainsi, les *endoxa* émergent comme « les opinions partagées par tous les hommes, ou par presque tous, ou par ceux qui présentent l'opinion éclairée, et pour ces derniers par tous, ou par presque tous, ou par les plus connus et les mieux admis comme autorités. » (ARISTOTE, 1967 : I, 1).

Dans cet exemple, nous voyons que, par l'usage d'une maxime stéréotypée, le narrateur détruit explicitement l'univers idéologique du personnage grotesque. Malgré la lâcheté de ses insinuations et de ses confidences, le père Crevel n'est pas capable d'humilier Adeline qui garde sa dignité intacte – ce que la formule convenue sanctionne par son argumentation généralisante. On en déduit que le stéréotype balzacien ne se limite pas à la répétition des étiquettes langagières qui sous-entendent la médiocrité sociale de l'époque. Lorsque, par le biais du stéréotype, le romancier se lance dans la schématisation des codes socio-culturels, il se résout à dépasser le vocabulaire et la syntaxe typiquement bourgeois. Il lui arrive même de franchir le niveau de raisonnement ordinaire de cette classe gouvernante. L'idée de la conquête d'Adeline que se fait le père Crevel et notamment les motifs de ce projet sont révélateurs à ce sujet : « Aussi, lorsque j'ai été si lâchement trompé par le baron, car entre vieux drôles comme nous, les maîtresses de nos amis devraient être sacrées » (BALZAC, 1972 : 41). Plus loin, on retrouve le héros risquant une autre remarque déplacée : « Le jour où Josépha m'a été prise, j'étais comme une tigresse à qui l'on a enlevé ses petits » (42).

Quoique le stéréotype et la norme sociale interfèrent en se reflétant mutuellement, la stéréotypie dans l'œuvre ne s'arrête pas là. L'imitation langagière devient pour les personnages une occasion de dévoiler au lecteur leurs propres systèmes de règles et de conduite. Paradoxalement, le père Crevel raisonne à travers l'entassement des stéréotypes qui ne peuvent être aucunement valables dans l'univers bourgeois pourri où l'intérêt personnel gouverne. Néanmoins, le personnage imite le langage évangélique en revendiquant le respect des lois qu'il trouve quasi divines. Cette contorsion ironique démontre l'énormité de la dépravation morale du protagoniste qui ne reconnaît aucune divinité. Le lecteur se voit ébahi devant l'agrammaticalité de ce raisonnement débordé. Le protagoniste réclame la justice en éprouvant un profond ressentiment là où les lois de l'intérêt personnel lui dictent ordinairement la déshumanisation des relations sociales. Le stéréotype balzacien n'est donc pas une entité monosémique : le vice atteint le paroxysme de la dépravation, le bien n'atteint jamais l'idéal de la vertu.

Bien que le stéréotype s'inscrive dans la parfaite lisibilité du message adressé au lecteur, sa puissance évocatrice se montre déconcertante. À noter que les simples comparaisons picturales sont en mesure de remplacer l'ironie du sort (moyen de dépréciation) ainsi que l'hypotypose (moyen d'élévation)⁹. Le deu-

⁹ L'évocation de ces deux procédés rhétoriques contradictoires, du point de vue de la poétique du récit, n'est pas sans raison. N'oublions pas que la prose romantique se voit imprégnée de ces deux figures macrostructurales permettant à l'instance narrative soit de blâmer une attitude par l'utilisation de l'ironie du sort, soit de l'idéaliser par l'exubérance stylistique de l'hypotypose. Ainsi, à titre d'exemple, le paysage hugolien, par l'épanouissement de l'hypotypose, se transforme en entité sublime et visionnaire qui dépasse une simple description ou énumération (LE SCANFF, 2007 : 203). Par contre, chez Balzac l'expansion du langage figé a tendance à éradiquer ces deux procédés rhétoriques en conservant pourtant des attaches précises avec le genre

xième cas n'est pas fortuit d'autant que le stéréotype dans *La Cousine Bette* ne désigne pas uniquement la dévalorisation. De même que le père Crevel apparaît comme l'archétype de la vengeance et de la corruption morale, Adeline s'élève au rang de l'exemplarité qui triomphe même au détriment de quelques imperfections. L'écrivain la représente comme un modèle de pureté et de loyauté comme dans l'exemple suivant : « Je ne renoncerai pas pour vous au bonheur qu'une mère éprouve à pouvoir embrasser ses enfants sans se sentir un remords au cœur, à se voir respectée, aimée par sa famille, et je rendrai mon âme à Dieu sans souillure » (BALZAC, 1972 : 44).

Même si dans notre exemple le narrateur agit par le développement du lieu commun, celui de la bonté et de la souffrance qu'éprouvent à la fois la femme, la mère et l'épouse, ce procédé argumentatif traditionnel contribue à l'instauration du stéréotype. La seule différence réside dans le fait que la promotion de l'âme élevée d'Adeline ne s'effectue pas par le triomphe des figures imaginantes annonçant la picturalité de l'hypotypose. Au lieu de cela, le lecteur est confronté à la réduction de l'idée de supériorité à l'essentiel stéréotypé. Peut-être, dans les modulations de l'univers bourgeois où toute chose, toute action et tout être humain sont marqués par la dégénérescence éthique en faveur des valeurs capitalistes, l'ornementation de la dignité, par l'usage de l'hypotypose, n'a pas de raison d'être. En conséquence, les vices sont approfondis par le même stéréotype qui sert à renouveler des valeurs piétinées par l'avènement du monde bourgeois.

La pertinence du stéréotype dans le contexte positif semble d'autant plus juste que le modèle de la vertu que constitue Adeline n'est pas sans faille. Même celle-ci se trouve dans la nécessité de reconnaître le caractère oppresseur des normes sociales. Ainsi arrive-t-on à la fonction régulatrice du stéréotype dans le récit balzacien. On en conclut que ce balancement entre la promotion et la dégradation approfondit les personnages en complexifiant leurs relations réciproques. Le stéréotype dessine également les contours du plausible : la transformation sociale de l'époque a certes forcé la baronne Hulot d'Ervy à supporter la présence fâcheuse de Crevel dans son salon. Pourtant, ses impertinences à l'égard de cette « impératrice », comme il la désigne, ne sont pas sans limites. Le stéréotype dans le récit marque visiblement les limites de cette inconvenance en renforçant les gestes oratoires qui prouvent la supériorité d'Adeline par rapport à la grossièreté de Crevel. Celui-ci exprime explicitement sa grossièreté par la réification de l'héroïne – la fonction réductrice s'accumule dans le figement réducteur du cliché : « Si je n'avais pas ma Josépha, puisque le père Hulot délaisse sa femme, elle m'irait comme un gant » (BALZAC, 1972 : 41, c'est nous qui soulignons). Cette humiliation de l'héroïne, à laquelle le lecteur n'adhère à aucun moment, se voit immédiatement entravée par la force régulatrice du stéréotype qui renforce

épidictique. Le stéréotype dans *La Cousine Bette* n'est jamais neutre : la finalité de ses généralisations vise invariablement l'éloge ou le blâme.

l'exemplarité traditionnelle de l'*actio* oratoire. C'est pourquoi le geste final, par lequel Adeline éconduit cet amant indigne, est corroboré par la force picturale du stéréotype : « Elle marchait fièrement, noblement, comme une martyre au Colisée » (BALZAC, 1972 : 48).

Pour conclure, bien que la notion de stéréotype au XIX^e siècle se soit limitée à son acception typographique, liée à l'imprimerie, son utilisation, dans le présent article, se révèle utile pour examiner le caractère de la norme sociale dans *La Cousine Bette* de Balzac. D'une part, le langage excessivement figé, comme le cliché, permet à l'écrivain d'imiter les préoccupations matérielles de la bourgeoisie sous la monarchie de Juillet en forgeant, dans la conscience du lecteur, son image grossière. De l'autre, cette analyse démontre que l'expression des protagonistes tels que Célestin Crevel et la baronne Hulot d'Ervy dépasse le mimétisme langagier et ses étiquettes. Ainsi, même si leur langage obéit aux obligations de la norme sociale, ils gardent l'originalité stylistique par laquelle ils communiquent au lecteur leurs univers des valeurs. En somme, la présence du stéréotype provoque la complexification des personnages. Ceux-ci ne se prêtent pas au dualisme axiologique vacillant uniquement entre le vice et la vertu. Dans le récit balzacien, corrompu par l'intérêt, même l'exemplarité ne saurait pas atteindre le comble de la perfection. Au contraire, cette instabilité des personnages mobilise un monde imaginaire dans lequel la stéréotypie frappe par une forme surprenante : l'idée logiquement admissible se montre moralement inacceptable. Agissant à différents niveaux du texte, le stéréotype émerge donc comme un mécanisme de régulation. Non seulement il éveille l'attention du lecteur, mais il dessine les contours du vraisemblable, toujours en rapport avec la norme sociale oppressive, à laquelle les héros doivent s'adapter.

Bibliographie

- ARISTOTE 1967 : *Topiques*. Trad. Jacques BRUNSCHWICK. Paris, Les Belles Lettres.
- AMOSSY, Ruth ; HERSCHBERG PIERROT, Anne 2015 : *Stéréotypes Et Clichés*. Paris, Armand Colin.
- BALZAC, Honoré de 1878 : *Correspondance de H. de Balzac, 1819–1850*. Paris, Calmann-Lévy.
- BALZAC, Honoré de 1972 : *La Cousine Bette*. Paris, Gallimard.
- BERTHELOT, Sandrine 2006 : « Balzac et le romantisme grotesque. Lecture de *La Cousine Bette* ». In : *La pensée du paradoxe*. Fabienne BERCEGOL, Didier PHILIPPOT (éd.). Paris, p. 147–163.
- DIAZ, Luis-José 2016 : « Balzac sociologue ». *Revue des sciences Humaines*, n° 323, p. 17–58.
- DUFAYS, Louis-Jean 1994 : *Stéréotype et lecture*. Liège, Mardaga.
- GOURMONT, Rémy de 1985 : *Esthétique de la langue française*. Paris, rééd. Éditions d'aujourd'hui.
- INSTITUT DE FRANCE 1835 : *Dictionnaire de l'Académie Française 6^e édition*. Vol. 2. Paris, Imprimerie de Firmin Didot Frères.

- LAURANT, André 1967 : *Les Parents pauvres d'Honoré de Balzac : La Cousine Bette – Le Cousin Pons*. Genève, Droz.
- LE SCANFF, Yvon 2007 : *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*. Seyssel, Champ Vallon.
- VASSILEV, Kris 2008 : *Le récit de vengeance au XIX^e siècle : Mérimée, Dumas, Balzac, Barbey d'Aurevilly*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

Note bio-bibliographique

Aleksandra Kamińska, docteur ès lettres et maître de conférences à l'Université de Szczecin (Pologne). En 2015, elle a soutenu une thèse consacrée à l'ironie, l'emphase et le paradoxe dans les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand à l'Université Adam Mickiewicz de Poznań. Ses principaux thèmes de recherche sont axés sur la persuasion rhétorique saisie dans ses rapports avec la société, le pouvoir et la problématique axiologique. Elle s'intéresse également au processus narratif comme mode de transmission des valeurs par le recours à l'hypotypose et l'écriture visuelle. Ses publications comprennent : *L'importance du paradoxe dans les Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand* (Szczecin 2018, Éditions de l'Université de Szczecin) ; « Joris-Karl Huysmans au miroir de sa littérature évolution naturelle ou révolution ? » (*Cahiers ERTA* 2018, n° 15, p. 109–126) ; « Les tableaux de l'histoire dans les *Mémoires d'outre-tombe* à travers l'hypotypose » (*Folia Litteraria Romanica* 2016, n° 11, p. 199–210).